

Les Rencontres

La modernité de FELLINI

proposée et analysée par **Patricia Valeix**, scénariste et réalisatrice,
à partir de trois films:

I Vitelloni

Italie-1953- 1h43- version originale

Mardi 15 février à 20h

Cinéma Le Morvan (5,50 €)

La projection sera suivie d'un débat



Ginger e Fred

Italie-1985- 2h- version originale

Vendredi 18 février à 20h30

Cinéma Le Morvan (5,50 €)



E la nave va

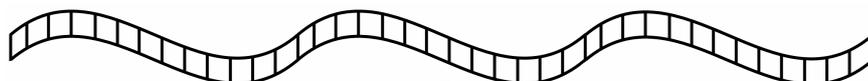
Italie-1983- 2h08- version original

Samedi 19 février à 20h30

Cinéma Le Morvan (5,50 €)



Le cycle sera précédé d'une **leçon de cinéma le mardi 15 février à 16h30** à la **médiathèque du Creusot** (Accès libre).



I Vitelloni, 1953 (Les inutilés)

Italie-1952- 1h43 - version originale

Mardi 15 février à 20h

Cinéma Le Morvan, Le Creusot

Tarif unique (5,50 €)

La projection sera suivie d'un débat

C'est la troisième réalisation de Federico Fellini. Lion d'or à la Mostra de Venise, ce film qui précède *La Strada* marque le début de sa reconnaissance à l'étranger.

Il met en scène Rimini, la petite ville de son enfance qu'il filmait à nouveau, en 1973, dans *Amarcord* (le titre traduit du dialecte veut dire *Je me souviens*). Et, selon ce principe de l'autobiographie réinventée, il dit lui-même ne plus pouvoir démêler ce qui relève de ses propres souvenirs ou de son invention.



Il puise dans la matière de sa jeunesse au même titre que ses scénaristes, Ennio Flaiano et Tullio Pinelli. Et la force du film naît de cette légèreté apparente, de l'observation de ce groupe de jeunes hommes qui, à la trentaine, prolongent l'adolescence. De ces petites histoires de copains qui se retrouvent au billard, au carnaval, aux courses de chevaux ou sur la jetée face à la mer.

Fellini s'inscrit lui-même dans cette réalité par le biais d'un narrateur et du regard privilégié de l'un de ces jeunes gens, le personnage de Moraldo.

Fellini ressemble à ces hommes ; il est chacun d'eux ; il ne juge pas ses personnages. Il les montre tels qu'ils sont. Du ridicule d'un Dom Juan de pacotille, d'un fils qui ne veut pas voir pleurer « la mamma » à la tragédie d'une fin de carnaval, d'une fête devenue amère quand la miss est enceinte...

Certains critiques voient aujourd'hui dans ce film une œuvre essentielle, révélatrice d'une situation clé du cinéma italien. Au contraire des grands récits de formation, *I Vitelloni* raconte un passage qui ne se fait pas (ou alors si douloureusement), l'incapacité pour ces hommes enfants d'atteindre la maturité, de grandir, de s'arracher à l'attente, de prendre leur vie à bras le corps.

Si Fellini, comme Moraldo, est parvenu à quitter Rimini en 1939, c'est pour gagner Rome, la « ville des illusions » comme il la qualifie dans *Fellini Roma*. Une autre manière d'échapper à l'obligation de devenir adulte ?

Ginger e Fred (Ginger et Fred)

Italie-1985- 2h - version originale

Vendredi 18 février à 20h30

Cinéma Le Morvan, Le Creusot

Tarif unique (5,50 €)

Fellini parvient finalement à faire ce film après *E la nave va*. La trame en est extrêmement simple. Pour les besoins d'une émission de télévision privée, Ginger et Fred, anciennes stars de la danse et des claquettes, copie des célèbres Ginger Rogers et Fred Astaire, reconstituent leur duo.



C'est l'occasion pour Fellini d'associer ses deux acteurs fétiches. Giulietta Masina, sa femme qu'il a épousée en 1943, et qui a déjà joué notamment dans *La strada* (1954), *Les nuits de Cabiria* (1957), *Juliette des esprits* (1965). Marcello Mastroianni, son alter ego, son incarnation de cinéma dans *La dolce vita* (1960), *Fellini Roma* (1971), *La cité des femmes* (1979).

Un prétexte comme le souligne toute la presse au moment de la sortie du film pour dénoncer l'arrogance de la télévision commerciale, la tyrannie sur les esprits de l'empire Berlusconi, alors que la France est aussi concernée avec la création de la Cinq en 1986.

Fellini, à qui l'on a souvent reproché sa distance vis-à-vis de la politique, est sorti de sa réserve pour s'inquiéter publiquement de la mainmise de la télévision sur le cinéma, pour lutter contre les interruptions publicitaires qui émaillent les diffusions de films sur le petit écran.

Il n'y a pas de différence, dit-il, entre l'idée d'interrompre un rituel, une messe et un film. Le cinéma tel que le conçoit Fellini est lié au sacré, à une certaine idée de l'homme et de l'art qui le raconte et le représente.

Avec la télévision, la médiation de la réalité n'existe plus, au point que dans *Ginger et Fred*, les personnages semblent prisonniers du flux ininterrompu que déversent les écrans jusque dans l'hôtel antichambre du plateau de télévision.

La dernière intuition visionnaire du cinéma de Fellini nous pointait l'ombre envahissante et de plus en plus menaçante de Silvio Berlusconi. L'Histoire malheureusement lui a donné raison.

E la nave va (Et vogue le navire)

Italie-1983- 2h08 - version originale

Samedi 19 février à 20h30

Cinéma Le Morvan, Le Creusot

Tarif unique (5,50 €)

Tourné en noir et blanc et en couleurs, ce film est conçu comme un véritable opéra. Il met en scène des artistes, esthètes, philanthropes, comiques et un chroniqueur qui s'embarquent, en juillet 1914, sur un somptueux navire pour aller disperser, au large d'une petite île, les cendres de la plus grande cantatrice de tous les temps.



E la nave va est l'aboutissement, le sommet de la machinerie fellinienne. Non seulement parce que la totalité du film a été créée de toutes pièces dans les studios de Cinecittà (un paquebot, une mer en plastique, un hippopotame, etc.), mais aussi parce que l'oeuvre veille à nous montrer l'envers de ses décors, ses coulisses.

D'une manière plus générale, l'ensemble du film met en perspective le cinéma, son histoire, ses effets d'illusion. Un chroniqueur journaliste monté à bord raconte le voyage. Il est accompagné d'un opérateur de cinématographe qui nous montre sa vision en noir et blanc, rayée et bruyante comme de vieux films d'actualité...

Ce film nous rappelle ainsi que Fellini n'a jamais cessé d'interroger, au fil de son oeuvre, le cinéma et sa représentation de la réalité, à la mesure d'un 20^{ème} siècle dominé par l'image.

Mais là, la démesure et les artifices deviennent poignants comme si le maestro nous montrait ce que nous nous apprêtons à perdre, le crépuscule d'une machine à rêves.

Si dans les années 1950, deux millions d'italiens fréquentaient chaque jour les salles de cinéma, à la fin des années 1980, ils ne sont plus que 200 000.

Si Fellini est une véritable institution, il a de plus en plus de difficultés pour monter ses films. En 1985, alors qu'il reçoit un lion d'or pour l'ensemble de sa carrière, il lance un appel pour pouvoir encore travailler...



"Fellini, c'est l'Italie"

(réplique de *La Ricotta*, 1963, de Pier Paolo Pasolini)

Lorsque Federico Fellini disparaît en 1993, à 73 ans, l'Italie réserve des obsèques nationales à celui qui incarne un peu de son histoire, de son âme. C'est la fin d'une époque, d'une œuvre qui en quarante ans a accompagné, raconté à sa façon, l'évolution de la société italienne. Au sortir de la 2nde Guerre Mondiale Fellini participe au néoréalisme, en tant que scénariste et collaborateur de Roberto Rossellini. Puis s'affirme progressivement une œuvre singulière, si forte et si prégnante qu'elle a donné une identité cinématographique à l'Italie et que l'adjectif « fellinien » est entré dans le langage courant et les dictionnaires.

Si Fellini a réalisé 24 films de 1950 à 1990, on n'en retient souvent que *La strada* (1954), oscar et succès international, et plus encore *La dolce vita* (1960), primé à Cannes, devenu une sorte d'emblème de la modernisation de l'Italie et de l'âge d'or de son cinéma.

De ces deux films, aucun spectateur ne peut oublier deux, trois notes du musicien Nino Rota, et quelques images pêle-mêle : le visage de clown triste de Giulietta Masina, la fontaine de Trevi où déambule la star Anita Ekberg, une statue de Jésus accrochée à un hélicoptère...

C'est précisément cela l'univers de Fellini, des images qui soudainement disent tout, englobant le sens et l'émotion, le réel et l'imaginaire, le passé et le présent. Le cinéaste puise son inspiration dans le monde qui l'entoure, dans ses rêves qu'il dessinera chaque matin pendant près de trente ans, dans cette culture populaire faite de bandes dessinées, de photographies, du cirque et du music-hall. Il s'approprie les histoires. Ce n'est pas tant la vérité qui compte que sa mise en scène affirme-t-il car chez lui, tout est création ! Jusqu'à ses interviews où il continue à inventer des épisodes de son existence, comme autant de séquences de films.

Le monde de Fellini est drôle et pathétique, grotesque et sublime, peuplé de personnages qu'il dessine, croque avec affection comme le caricaturiste de presse qu'il a été à ses débuts. Lui-même s'est intégré au Fellini Circus en apparaissant dans certains de ses films avec son chapeau et son écharpe noirs, muni de son mégaphone pour diriger sa troupe.

L'enfant qui rêvait les yeux ouverts devant les images géantes est devenu le magicien des studios de Cinecittà. À sa mort, on exposa son corps sur le plateau 5, qui était devenu sa seconde maison.

Patricia Valeix

Patricia Valeix

Ille débute dans le cinéma comme assistante à la réalisation, à la production au près de Claude Miller, Charles Gassot entre autres.

Elle écrit et réalise des courts et moyens métrages de fiction et des films documentaires. Elle a été pensionnaire à la villa Médicis, puis lauréate du prix Novais-Teixeira décerné par le syndicat français de la critique, sélectionnée à la semaine internationale de la critique au festival de Cannes

En résidence au Creusot pour réaliser un documentaire *Du Creusot et d'ailleurs* en 93, elle a animé des ateliers d'éducation à l'image dans les collèges, présenté son film *Les mains au dos* au public de cinéma.

Actuellement, elle enseigne l'écriture de scénario à l'école de cinéma de Valence et cette année elle a été nommée pour le grand prix du meilleur scénariste 2010 pour le film *Tout en haut du monde*.

